

---

## Sens du lieu, identifications et *méditerranéité* à Tel-Aviv et Marseille

Une proposition méthodologique pour l'analyse de la mondialisation des lieux en Méditerranée

*Sense of place and identification in the Mediterranean. Can the emergence of a Mediterranean-ness in Tel-Aviv and Marseille contribute to analyse their globalisation?*

Caroline Rozenholc

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/3296>  
DOI : 10.4000/gc.3296  
ISSN : 2267-6759

### Éditeur

L'Harmattan

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014  
Pagination : 261-282  
ISBN : 978-2-343-06346-1  
ISSN : 1165-0354

### Référence électronique

Caroline Rozenholc, « Sens du lieu, identifications et *méditerranéité* à Tel-Aviv et Marseille », *Géographie et cultures* [En ligne], 89-90 | 2014, mis en ligne le 27 octobre 2015, consulté le 28 novembre 2020.  
URL : <http://journals.openedition.org/gc/3296> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.3296>

---

Ce document a été généré automatiquement le 28 novembre 2020.

---

# Sens du lieu, identifications et méditerranéité à Tel-Aviv et Marseille

Une proposition méthodologique pour l'analyse de la mondialisation des lieux en Méditerranée

*Sense of place and identification in the Mediterranean. Can the emergence of a Mediterranean-ness in Tel-Aviv and Marseille contribute to analyse their globalisation?*

Caroline Rozenholc

---

## Introduction : retour sur la question des échelles dans la mondialisation des lieux

- <sup>1</sup> Depuis les années 1990, les aspects économiques, géographiques, sociaux ou urbains de la mondialisation ont été abondamment débattus, tant dans la sphère politico-publique que dans le monde académique. Pour autant, les discussions restent ouvertes, en particulier pour ce qui est des termes permettant de qualifier l'ampleur et la diversité des effets socio-spatiaux de la mondialisation et de prendre réellement la mesure des pratiques relationnelles et territoriales qu'elle fait advenir au niveau local et qui combinent mobilités quotidiennes accrues, parcours migratoires internationaux toujours plus complexes, diversification des pratiques spatiales en un lieu et démultiplication des possibilités d'affiliations territoriales. Si l'ambition de cet article n'est pas de faire état de l'ensemble des positionnements sur l'objet « mondialisation », on notera toutefois la distinction qu'opère la littérature scientifique francophone entre « mondialisation », c'est-à-dire l'accroissement des mobilités et la tendance à l'unification de l'espace-temps, et « globalisation » pour désigner l'universalisation des enjeux économiques, sociaux, politiques et culturels<sup>1</sup>. Les Anglo-saxons, tout comme les auteurs israéliens, désignent quant à eux l'ensemble de ces processus par un seul terme : *globalization* (*globalizatsia* en hébreu). Ceux qui souhaitent cependant, comme A. Giddens (2000), insister sur l'essor sans précédent des transferts d'informations et de

capitaux dans un contexte planétaire qui a, de tous temps, été interconnecté, parlent de *second globalization*<sup>2</sup>. Je me limite pour ma part ici à l'emploi du terme « mondialisation », pour m'intéresser aux effets de cette dernière sur le rapport au lieu (le *sense of place* des Anglo-saxons) et aux nouvelles modalités d'appartenance et d'appropriation territoriale qu'elle produit. Cette focale spécifique implique de discuter des échelles auxquelles cette mondialisation se manifeste, du local au global, et de l'émergence d'autres échelles d'identification. En effet, mes recherches à Tel-Aviv, et celles des auteurs discutées ci-après pour Marseille, mettent en évidence de nouveaux agencements d'échelles d'appartenance et d'affirmation identitaire qui combinent, en un lieu, des dimensions locale et globale, le rôle des échelles nationales et la (ré)apparition de principes régionaux.

- 2 La question des échelles et de leur articulation dans un monde mondialisé n'est pas simple mais demande toutefois à être abordée. Elle pointe en particulier la difficulté à construire la mondialisation comme objet d'étude. Les réponses se sont succédées : celle de l'avènement du « village global » discutée par M. McLuhan, le premier, dans deux ouvrages (*The Gutenberg Galaxy : The Making of Typographic Man* en 1962 et *War and Peace in the Global Village* en 1968) puis de la prise en compte du global dans le local avec l'expression « *glocal* » popularisée par R. Robertson dans les années 1990, du « tout réseau » avec le développement sans précédent des TIC et enfin des phénomènes de « *scale bending* » et « *scale jumps* » (ou « *novel scalings* » et « *rescaling* » pour reprendre les termes de S. Sassen, 2007) pour qualifier les situations où, dans l'arène économique et politique, certains (institutions ou personnes) s'attribuent des prérogatives relevant en principe d'autres échelles (Smith, 2000 ; 2004). Aussi, ces sauts et inflexions soulignent-ils la recomposition des hiérarchies généralement admises entre corps, domicile, échelles urbaine, régionale, nationale et globale. Mais le géographe N. Brenner (2005) ira plus loin en proposant un modèle hybride où la réorganisation de la structure scalaire s'inscrit dans l'horizontalité et la dispersion des réseaux. Avec ces différentes tentatives de mise en mots des transformations de notre monde, le concept d'échelle évolue et se diffuse à d'autres champs que celui de la géographie. S. Marston, J. P. Jones et K. Woodward (2005) relèvent cependant l'absence de consensus, voire d'opérativité, du terme et le maintien du modèle hiérarchique d'imbrication des échelles et, par conséquent, la nécessité d'abandonner le terme au profit d'une ontologie horizontale à la manière de G. Deleuze.
- 3 Il est intéressant de noter que d'autres concepts importants de la géographie (« identité », « lieu » ou « territoire ») ont connu, avant lui, une fortune identique. Abondamment mobilisés, ils ont ensuite été mis à l'index, avant de revenir en force dans l'arène académique. La considérant par trop ambiguë, R. Brubaker (2001) suggérerait ainsi, dans un article qui a fait date, d'aller « au-delà de l'identité » avec le terme « d'identification ». La crise, ou la fin du territoire, soulignée par B. Badie dès 1995, renvoyait, elle, à la dissolution des lieux relationnels pourvoyeurs et gardiens d'une mémoire collective théorisée par les « non-lieux » de M. Augé (1992). Cela étant, vingt ans plus tard, force est de constater que ces termes conservent un fort pouvoir heuristique pour analyser l'apparition (ou la réapparition ?), aux quatre coins du monde, de revendications particularistes, puisant leur légitimité dans des territoires, des lieux et des pratiques locales. Ces dernières, avec le regain d'intérêt pour le local qu'elles expriment, devraient ranimer à la fois les débats sur l'espace et le territoire et sur la dimension temporelle et la puissance de catégorisation des identités. Une

précision est indispensable ici : on l'aura compris, la notion d'identité, qui peut être abordée de bien des manières, m'intéresse surtout, en géographe, du point de vue de la revendication d'appartenances et de qualités liées à des représentations (individuelles et collectives) des lieux de vie urbains. Il s'agit ici « d'identité situationnelle » du citoyen qui n'est pas une identité substantielle mais la possibilité d'identifications situées et ponctuelles à un groupe ou à un type de lieu (Agier, 2009). L'entrée par les lieux (et en l'occurrence par les quartiers) montre en effet à quel point les modalités d'identification se multiplient avec la fragmentation de la société en sociabilités multiples. On se trouve alors face au paradoxe d'une mondialisation qui lamine ou dissout certaines spécificités et défie les principes de stabilité, tout en renforçant les besoins d'affiliation et de distinction ; un paradoxe qui, pour n'être qu'apparent (E. Charmes (2011) analyse par exemple la déterritorialisation des modes de vie et l'exacerbation des ancrages locaux comme deux facettes d'un même phénomène) n'en scinde pas moins les discours publics et nombres de réflexions académiques. Pour le résoudre, je propose d'approcher la mondialisation comme une force créatrice d'identités dont on peut déchiffrer les implications dans le paysage urbain ; la surface de la ville devenant l'une des sources où puiser du sens et la « rue » un objet géographique et un espace d'observation particulièrement stimulant.

## Un dispositif méthodologique pour analyser le sens du lieu mondialisé en Méditerranée

4 Cette proposition théorique (aborder la mondialisation localement, depuis les quartiers d'immigration) s'articule à un dispositif méthodologique mis en place et expérimenté à Tel-Aviv. Il combine quatre approches complémentaires : classiques pour les premières, plus innovantes pour les secondes. Il s'agit de :

- 1) la conduite d'entretiens semi-dirigés avec des habitants des quartiers étudiés (migrants et non-migrants), des décideurs politiques et des acteurs associatifs pour comprendre la manière dont ces derniers sont perçus, vécus et pratiqués et les discours dont il font l'objet ;
- 2) l'exploitation des données statistiques pour quantifier l'évolution des quartiers étudiés en terme de population (volume, variation, niveau socio-économique) et la part qu'y occupent les migrants en fonction de leur origine géographique (lorsque ces données sont disponibles ; c'est le cas pour Israël aux échelles les plus fines) ;
- 3) un travail en archives (sur des photographies, coupures de presse, « minutes » de réunions municipales, courriers entre administrés et instances administratives, cartes et plans d'aménagement urbains) qui permet de retracer la géohistoire des lieux étudiés, la place qu'ils occupent dans la ville et saisir les enjeux qui ont accompagné leurs transformations successives ;
- 4) l'observation directe de la rue qui donne à voir un réajustement constant des espaces privés-publics et constitue un espace propice d'appréhension de « l'ambiance »<sup>3</sup> des lieux par l'étude de la trame urbaine, de l'architecture et de l'état des bâtiments, du tissu commercial ou encore de l'occupation de l'espace public et l'utilisation des murs de la ville comme supports des graffitis, autocollants, banderoles, etc. Cette géographie des détails permet d'aborder concrètement les questions d'appropriation territoriale et d'affirmation identitaire (dans le cas des marques), mais aussi de nourrir la réflexion sur l'articulation des échelles d'identification lorsque certains énoncés concernent l'actualité du quartier

(identification, population, transformations, etc.) et d'autres des questions d'ordre national ou régional.

Figure 1 – « Le peuple de Florentine vit », Tel-Aviv 2008



- 5 Les murs du quartier de Florentine (Tel-Aviv) offrent de très nombreux exemples de cette articulation d'échelles, et ce dans une production constante de marques qui ne tarit pas au fil des années. Deux clichés contemporains l'un de l'autre (pris dans le quartier à l'automne 2008) en donnent une bonne illustration. Le premier cliché montre un graffiti peint en vert (allusion peut-être au manque d'espaces verts dont se plaint la population du quartier depuis des décennies) composé d'une figure souriante et de la phrase suivante : « le peuple de Florentine vit » (*am florentin hai*, en hébreu). Il est à la fois affirmation et reconnaissance de l'identité d'un lieu, du quartier de Florentine, et affiliation à cette identité locale (figure 1). Le second cliché montre une étoile de David accompagnée de la phrase suivante : « le peuple d'Israël vit » (*am israel hai*) le tout peint en bleu (la couleur du drapeau israélien) dans une affirmation nationale et nationaliste (figure 2). Les murs du quartier fonctionnant comme interface discursive entre habitants, il a ensuite suffi à un autre auteur d'ajouter quelques lettres à cette phrase pour en transformer tout à fait le sens, nous donnant alors à lire l'énoncé suivant : « Israël est un peuple de soldats » (*am israel haïalim*) qui renvoie là à une dimension plus régionale et conflictuelle.

Figure 2 – « Le peuple d'Israël est un peuple de soldats », Tel-Aviv 2008



- 6 Analysées dans le détail, ces appropriations/affiliations montrent comment la rue, et plus largement l'espace public de tels quartiers sont des espaces de recompositions identitaires. Lieux d'entre-deux d'une géographie qui croise local et global, les espaces proposés ici à l'analyse sont ces lieux où se déroulent comme le dit Michel Agier (2009, p. 15) « les processus de commencement et de transformation de l'espace commun, les situations et les lieux où la ville se fait ». Ils sont, dans une temporalité mondialisée rapide, les lieux où, de manière peut-être plus évidente qu'ailleurs, penser la « citadinité, la citoyenneté et le monde qui vient ». Lieux d'installation durable ou transitoire de populations successives, les quartiers d'immigration éclairent l'expérience contradictoire de ce qu'interagir avec des individus spatialement proches mais socialement distants signifie (Allen, 2000). Ils offrent à leurs habitants migrants et non-migrants, comme à leurs usagers ponctuels, des références culturelles et des pratiques socio-spatiales démultipliées. Les possibilités d'affiliation et d'identifications y sont ainsi plus nombreuses et peut-être plus fortes qu'en d'autres lieux (Rozenholc, 2010). Par le fait même d'être des espaces géographiquement et socialement intermédiaires, ils portent également en eux « un ferment de créativité sociale » (Agier et Ricard, 1997), voire d'innovation politique, par exemple lorsque la mobilisation des travailleurs immigrés pour la régularisation du statut de leurs enfants nés en Israël, initiée depuis les quartiers sud de la ville où ils résident, se voit ensuite relayée avec succès auprès des plus hautes instances de l'État (Rozenholc, 2013).



## Le sens du lieu : un objet à revisiter à partir des quartiers d'immigration

- 7 Les acquis de cette méthode, développés dans ma thèse et dans des travaux mutualisés avec W. Berthomière (à paraître), permettent de reconnaître dans la temporalité accélérée de notre modernité l'existence, à toutes les échelles et en tous lieux, de véritables enracinements géographiques (Di Méo, 1991). Ils permettent également de rejoindre, à partir du terrain, à la fois la définition de la mondialisation donnée par R. Robertson (1991) comme l'institutionnalisation d'un double mouvement – de l'universalisation du particularisme et de la particularisation de l'universel – et les travaux d'A. Appadurai (1990) sur la tension entre homogénéisation culturelle et hétérogénéité croissantes dans les interactions globales. Cette méthode permet enfin non seulement d'analyser les spécificités des lieux étudiés mais également de mettre en lumière des dynamiques qui les dépassent, telle l'émergence de la *méditerranéité* comme catégorie d'identification régionale. Cette catégorie, tout comme le recours à une « ambiance méditerranéenne » pour qualifier des pratiques individuelles et dessiner des politiques urbaines, se retrouve dans plusieurs recherches sur Israël (dont Shavit, 1998 ; Nocke, 2006 ; Rozenholc, 2010 ; Ohana, 2011).
- 8 Dans un contexte où la question des appartenances est loin d'être anodine, le recours à la Méditerranée dans une définition renouvelée de l'identité israélienne demande, à mon sens, d'être prise au sérieux. Il demande également à être mis en regard d'autres situations pour comprendre s'il s'agit d'une tendance régionale ou de traits singuliers. Le recours à l'échelle régionale dans le jeu des définitions identitaires et des appartenances en Israël se retrouve-t-il dans d'autres villes du pourtour méditerranéen ? Qu'en est-il par exemple à Marseille, une ville où les migrations jouent, comme à Tel-Aviv, un rôle central dans la production de l'urbain et où la rhétorique euro-méditerranéenne a guidé les imposantes opérations urbaines de « Marseille-Provence » Capitale européenne de la culture ? La mise en regard de ces deux villes est l'occasion de développer une réflexion localisée, mais internationale et multi-située. Elle permet de saisir, ensemble, à partir du quartier, les transformations de l'urbain et les interactions quotidiennes entre individus. L'intérêt de travailler à partir des quartiers d'immigration est aussi de pouvoir interroger ce « tumulte de la citoyenneté » rendu palpable par les concentrations de « non-local, d'étrange, de mélangé et de public » que la ville y provoque (Holston et Appadurai, 1996, p. 188) et de comprendre ses effets sur la reformulation des catégories sociales et sur l'espace de la ville : coprésences, empreintes, mobilisations politiques, rénovations urbaines et destructions de certains tissus ou encore réévaluation des hiérarchies urbaines nationales et régionales.
- 9 Cette proposition de traiter de la mondialisation à partir de lieux cosmopolites à Tel-Aviv et Marseille, des lieux de redéfinition, voire de contestation des identités, caractérisés par la présence de migrants internationaux, de requérants d'asile ou de réfugiés, répond bien par ailleurs à la nécessité qu'évoquait Ulrich Beck (2005) de rompre avec le « nationalisme méthodologique » pour basculer vers un « cosmopolitisme méthodologique ». Mes précédents travaux sur Tel-Aviv (Rozenholc, 2010) et ceux d'autres chercheurs (Fenster et Yacobi, 2005 ; Maron et Yacobi, 2013 par exemple) ont d'ailleurs montré l'intérêt de traiter des transformations sociétales par le quotidien et le banal plutôt que par les structures étatiques, y compris là où, comme en

Israël, l'État reste très présent dans la définition des identités, la gestion des présences et des mobilités. Tout en souscrivant à la proposition de Beck, je suggère donc de prendre en compte le rôle de l'État dans la labellisation des lieux et d'échelles intermédiaires entre le local et le global. L'entreprise de renouvellement socio-économique et urbain et le label de « métropole méditerranéenne » (Bertoncello et Rodrigues-Malta, 2003 ; Donzel, 2014) du projet *Euroméditerranée* est, de ce point de vue, un très bon exemple.

## Cosmopolitisme et *méditerranéité* : transformations sociales et urbaines à Tel-Aviv

- 10 Longtemps considérée comme la première ville juive des temps modernes et l'incarnation de l'utopie nationale sioniste (Levine, 2005), Tel-Aviv est aujourd'hui généralement perçue comme une anti-Jérusalem archétypale : laïque, à gauche de l'échiquier politique, festive, bref une « bulle »<sup>4</sup> d'insouciance dans une réalité tourmentée. Avec moins de 400 000 habitants, mais pourvue d'une zone métropolitaine de plus de 3 millions de personnes, Tel-Aviv est surtout le pôle économique, culturel, mais aussi politique du pays puisque toutes les ambassades étrangères y sont aujourd'hui installées, manifestant ainsi leur désaccord sur le statut de Jérusalem comme capitale israélienne. La multiplication de gratte-ciels, et leur essaimage à travers la métropole ces dernières années, tout comme la présence de travailleurs immigrés venus d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine et d'Europe et de requérants d'asile, concentre dans cette ville et donne à voir la mondialisation du pays et de la région<sup>5</sup>. En effet, cette présence immigrée dite étrangère, c'est-à-dire non-juive et non-Palestinienne, répond certes à la fermeture des frontières et du marché du travail aux Palestiniens de Cisjordanie et de Gaza dans les années 1990-2000, mais elle doit aussi être replacée dans son contexte régional. L'afflux de travailleurs immigrés et de réfugiés peut en effet être compris comme le résultat du détournement de trajectoires migratoires internationales vers Israël par, notamment, les directives européennes et la création de l'espace Schengen (Berthomière, 2007).
- 11 La concentration de ces derniers à Tel-Aviv a visiblement transformé le paysage de la ville et notamment ses quartiers sud longtemps désertés par la population israélienne et les services publics. Ces migrants ont également contribué à modifier les pratiques sociales des Israéliens en fournissant une main-d'œuvre très bon marché, désormais indispensable au fonctionnement des secteurs de la construction et de l'agriculture et à l'organisation domestique (soins aux personnes âgées et ménage). Plus significatif peut-être, ils ont également bousculé la définition même de l'identité nationale en revendiquant, avec succès, un droit à la citoyenneté pour leurs enfants nés en Israël. En effet, en 2005, après plusieurs années de mobilisation, relayée par des ONG locales et les services municipaux de Tel-Aviv, ils ont obtenu que 600 enfants de leurs nés en Israël acquièrent un droit de résidence permanent et la possibilité de devenir des citoyens israéliens à part entière à l'issue de leur service militaire. La revendication par ces travailleurs d'un « droit du sol » a ainsi conduit à l'élargissement remarquable, mais ponctuel et très encadré, de la citoyenneté israélienne (Kemp et Raijman 2000 ; Kemp *et alii*, 2004). Il s'est en effet agi d'une mesure parlementaire (et non d'une loi) pour régulariser la situation des enfants scolarisés, âgés d'au moins 6 ans au moment de la



décision et dont les parents étaient entrés légalement sur le territoire. La mesure ayant été « élargie » à l'ensemble des fratries, au total un millier d'enfants ont été concernés.

- 12 Cette inclusion des groupes minoritaires et l'apparition d'une citoyenneté métropolitaine sont tout à fait caractéristiques du positionnement de Tel-Aviv, aujourd'hui, comme ville globale. D'ailleurs, les géographes N. Alfasi et T. Fenster soulignaient, dans un article datant justement de 2005, à quel point non seulement la mondialisation affecte l'atmosphère de Tel-Aviv, mais également les relations de la ville à l'État (quasi absence de contribution étatique au budget municipal et plus grande liberté dans les choix politiques, notamment dans l'inclusion des travailleurs migrants par les politiques publiques) ; là où, à Jérusalem, son influence sur la conduite des affaires municipales reste marginale. Il est tout à fait intéressant d'observer que ce mouvement d'ouverture de Tel-Aviv vers le vaste monde et de revendication cosmopolite se met en place en même temps que certaines dynamiques patrimoniales dont la municipalité, jouant sur les échelles, profite également pour s'affirmer comme européenne et méditerranéenne. En 2003, Tel-Aviv est en effet inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco, pour son architecture (dite Internationale ou Bauhaus) et son urbanisme, comme « la synthèse d'une valeur exceptionnelle des diverses tendances du Mouvement moderne en matière d'architecture et d'urbanisme au début du XX<sup>e</sup> siècle »<sup>6</sup>. Avec cette reconnaissance, la ville affiche une histoire urbaine et sociale qui dépasse son ancrage national ou régional. Elle acquiert une profondeur historique, une identité (« Tel-Aviv Ville blanche » – « Tel-Aviv Bauhaus ») et un rayonnement international que l'épaisseur temporelle et le poids symbolique de Jérusalem, par exemple, tendaient à lui dénier. Si ce nouveau statut a entraîné la municipalité dans une campagne de promotion et de réhabilitation de bâtiments, paradoxalement il a aussi ouvert la voie à de très nombreuses constructions de tours et de gratte-ciels, dans un paysage urbain jusqu'alors relativement bas (4 à 6 étages). Ainsi, au milieu des années 2000, alors que pour la première fois une véritable attention était portée au patrimoine urbain de la ville, cette dernière amorçait un nouvel élan de densification et de prise de hauteur qui explique, pour partie, la hausse vertigineuse des loyers (dans une ville où la majorité des habitants sont locataires, contre seulement 29 % dans le reste du pays), des prix de vente (46 % à Tel-Aviv sur un an seulement, entre 2008 et 2009, contre 27 % dans le reste du pays) et du nombre d'appartements destinés à l'investissement (55 % en 2009)<sup>7</sup>. En quelques années, le marché du logement est ainsi devenu particulièrement difficile d'accès pour une part grandissante de la population et notamment pour les classes moyennes : les premières, à l'été 2011, à descendre puis à s'installer dans la rue dans un mouvement social qui s'est ensuite répandu à l'ensemble du pays.
- 13 Dans leur quête de loyers abordables, nombreux sont les habitants de Tel-Aviv qui cherchent à se loger dans les quartiers sud de la ville, jusque là habités par la part la plus pauvre et la moins considérée de la population : travailleurs immigrés, juifs dits « orientaux » (plutôt que sépharades en Israël) et Palestiniens de Jaffa. En investissant ces quartiers (Florentine, Neve Sheanan, Shapira et maintenant Jaffa), ils les transforment. Les commerces changent (les bars à sushi remplacent les pâtisseries grecques ou turques dans le cas de Florentine), les appartements existants sont fractionnés, d'autres sont construits – en rupture parfois avec le tissu urbain existant –, les investisseurs privés affluent et la municipalité y réinvestit (services, création d'espaces publics). Par leur présence, ils brouillent le clivage entre villes blanche (la Tel-Aviv européenne) et noire (Jaffa et les quartiers sud de la ville), renforcé dans un premier temps par la labellisation de Tel-Aviv comme Ville blanche. Aujourd'hui, la

difficulté à reconnaître le rôle de ces quartiers, pourtant historiques, dans le développement de la ville fait place à une véritable conquête socio-spatiale du sud de la ville qui s'accompagne de la réapparition stupéfiante de lieux longtemps masqués par l'épaisseur de la ville. C'est le cas d'une maison-puits (*beit ha'ber* en hébreu) palestinienne rue Florentine, témoin d'une activité agricole prospère en ces lieux jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, rendue visible par la destruction d'un bâtiment sur rue qui la masquait, avant d'être à son tour détruite pour conduire le projet immobilier « Loft Tel-Aviv ». Il en est de même de la gare ottomane de Jaffa, enfouie sous les gravats du quartier de Manshieh détruit lors de la conquête de Jaffa par les forces armées juives en 1947 et zone militaire depuis. En 2007, les lieux ont commencé à être déblayés et la gare rénovée puis rouverte au public en 2010 sous la forme d'un centre commercial. La gestion et la mise en scène de tels espaces participent d'une patrimonialisation de la ville qui pose évidemment question, et ce d'autant plus que leur réapparition dans le tissu urbain, qu'ils soient ensuite détruits ou mis en valeur, n'a été rendue possible que par leur mise à l'écart longue de la gestion urbaine.

- 14 C'est le cas du quartier de Florentine où les traces (urbaines et commerciales) laissées par des migrants venus notamment de l'empire ottoman (Istanbul et Salonique) ont échappé aux transformations de la ville et participent aujourd'hui de l'atmosphère du quartier. Si cette atmosphère cosmopolite et urbaine, méditerranéenne, devient un argument de vente, elle constitue aussi un vecteur d'identification dans une mondialisation qui aiguise le désir de distinction. C'est ce dont rendent compte nombre d'entretiens réalisés sur place entre 2005 et 2008 sur le sens du lieu et les modalités d'identification du et au quartier qui insistent sur son ambiance, son authenticité, son exotisme et des sociabilités et des usages de l'espace public (ou privés mais ouverts sur l'espace public comme les balcons) inclusifs, « méditerranéens ». Patrimonialisation et présences immigrées peuvent alors être lues comme deux résultantes de la mondialisation en Israël, dont la conjugaison confère à Tel-Aviv son statut de ville globale et fournit à ses habitants la possibilité de se désengager d'une identité exclusivement nationale à la faveur d'une identité cosmopolite et inclusive (Rozenholc, 2010) activement portée par la municipalité (Alfasi et Fenster, 2005).

## Les termes de la comparaison : prolonger à Marseille le travail engagé à Tel-Aviv

- 15 L'émergence de la référence méditerranéenne dans les entretiens menés à Tel-Aviv sur les questions d'identification au quartier et le recours qu'y fait la municipalité pour promouvoir la ville et le tourisme demandent à être affinée. Pour ce faire, je propose de mettre en regard Tel-Aviv avec Marseille pour mieux comprendre le rôle et les effets de cette *méditerranéité* sur les pratiques habitantes et les transformations de la ville. Ce déplacement hors du cadre israélien permet d'en dépasser les spécificités migratoires et politiques, en prenant appui sur des points d'ancrage particulièrement stimulants. Tel-Aviv et Marseille ont d'abord en commun leur situation méditerranéenne et portuaire. Elles sont ensuite, chacune dans leur pays respectif, la porte d'entrée et le réceptacle de vagues d'immigration successives et réactivées par la mondialisation, la constitution de l'espace Schengen et la restructuration de l'espace méditerranéen depuis les « printemps arabes ». À ces points de comparaison historiques et géographiques, s'ajoutent aujourd'hui une même entreprise de reformulation et de

repositionnement identitaire, au niveau de leurs instances politiques, pensée comme levier de l'essor économique et urbain. Ces premiers parallèles peuvent être poursuivis dans la littérature scientifique puisqu'il est tout à fait frappant de lire dans les travaux sur Marseille des termes employés ailleurs pour décrire Tel-Aviv. Il en est ainsi de « l'extra-territorialité » de Tel-Aviv (Berthomière et Rozenholc, à paraître) et de la ville-port de Marseille au XIX<sup>e</sup> siècle (Roncayolo, 1990) ou encore de la dimension utopique et ambitieuse de cette dernière durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle lorsqu'elle était envisagée comme « métropole mondiale, parce que méditerranéenne, une seconde capitale, une ville de destin national », tout comme Tel-Aviv à la même période (bien que cette dimension nationale ait été depuis un peu oubliée). De manière plus contemporaine, c'est aussi « dans un présent sans cesse recréé » où les mouvements et les apports de populations différentes construisent et recomposent en permanence l'identité de la ville (Roncayolo, 1996, p. 7) que se trouvent des similitudes. À Marseille comme à Tel-Aviv, la ville est « composée d'immigrants, de strates et de moments successifs, plus que d'immigrés » avec, dans l'une et l'autre, une population à la fois venue de l'étranger (entre autres, du Maghreb) et une population venue de l'intérieur (Roncayolo, 1996, p. 113). « Tutoiements » entre manières de vivre qui sous-tendent la logique de paysages dont l'intelligibilité serait toujours à conquérir, « logique des choses qui tiennent ensemble » sans pour autant devoir être cohérentes les unes par rapport aux autres (Roncayolo, 2010) : ces termes sont parfois ceux-là même que nos interlocuteurs emploient à Tel-Aviv. C'est donc sans surprise que mes résultats de terrain se retrouvent dans la manière même dont le géographe-historien appréhende la ville et ses imaginaires faits de « strates, dont on ne sait jamais quand ni comment elles risquent d'affleurer » (Roncayolo, 1990, p. 18).

- 16 L'affleurement de ces strates et moments à la surface de la ville, particulièrement fréquent dans les quartiers d'immigration, confère à ces derniers une ambiance, une atmosphère singulière. Cela dit, elles peuvent, dans le jeu des transformations urbaines, aussi bien apparaître que disparaître et, avec elles, certains usages des lieux et certaines de leurs mémoires. C'est particulièrement vrai d'espaces qui, ayant vu de nombreuses populations se succéder, sont aujourd'hui pris, à Tel-Aviv comme à Marseille, dans des projets de redéfinitions identitaires de grande ampleur. À Marseille, il y avait d'ailleurs, pour B. Grésillon (2011) fort à parier que la dimension mémorielle soit peu présente dans les festivités, ou qu'elle ne soit incarnée que par quelques expositions ou lieux nouveaux, dans une ville dont il rappelle qu'elle a toujours nié son patrimoine et s'est construite en rasant les traces de l'histoire. En Israël, la question de ces strates et du choix qui est fait de les conserver ou de les effacer se pose avec d'autant plus de force que l'on traite d'espaces dont ni l'histoire ni la géographie ne font consensus. La création de l'État d'Israël n'est-elle pas célébrée par certains comme l'avènement de l'indépendance (*iom ha'tsmaout* en hébreu : le jour de l'indépendance) et commémorée par d'autres comme la *Nakba*, en arabe, la catastrophe ?
- 17 Si les contextes sont évidemment différents, on peut toutefois se demander si la réaffirmation d'un caractère méditerranéen à Marseille est, comme en Israël, une possibilité de décentrement sans déplacement, un repositionnement à première vue banale, mais qui témoigne en réalité jusqu'aux évolutions du rôle de l'État dans la définition des identités<sup>8</sup> et du pays dans celle de la ville. L'atmosphère singulière de certains quartiers de la ville, et en particulier les quartiers d'immigration, est-elle là aussi vécue comme une possibilité de se distinguer individuellement et collectivement

dans ce jeu concurrentiel entre villes engagé par la mondialisation (Giroud et Veschambre, 2012) ? C'est ce que semblent dire B. Bertoncello et R. Rodrigues-Malta (2003) lorsqu'elles écrivent à propos des villes portuaires sud-européennes et de Marseille qu'il s'agit désormais de construire de nouvelles identités urbaines ou métropolitaines en s'appuyant sur les composantes cosmopolites et populaires et en faisant valoir « la singularité du génie des lieux ». Elles évoquent également le nouveau style d'une ville « à la mode » qui allie « modernité » et « authenticité » et soulignent le jeu sur les « exigences du local et du global » opéré par la référence au statut de ville portuaire inscrite dans des réseaux internationaux et des traditions provençales. Cherchant à répondre à ces questions, l'exploration du cas marseillais permettra de mieux comprendre l'effet de la labellisation sur la construction des lieux. Je pense évidemment à l'entreprise de renouvellement socio-économique et urbain *Euroméditerranée* et au label de « métropole méditerranéenne » qu'il a conféré à la ville (Bertoncello et Rodrigues-Malta 2003), mais aussi à la rhétorique et aux effets de l'obtention du titre de « capitale européenne de la culture 2013 » sur le développement rapide, dans ce quartier, de très nombreuses infrastructures (parmi lesquelles le Mucem-Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée et le nouveau bâtiment du FRAC-Fonds régional d'art contemporain). Or, ces deux titres – « capitale européenne » et « métropole méditerranéenne » – avant de pouvoir correspondre à une réalité ont été construits par bien des efforts de projection et de communication qui demanderaient à être minutieusement étudiés pour comprendre les dynamiques urbaines (transformation et rénovation) qu'ils ont permis d'enclencher et de financer (Donzel, 2014). Par ailleurs, en replaçant ces transformations dans la continuité et les ruptures successives qui ont fait l'histoire de la ville, on pourra vérifier si les quartiers où se croisent mouvements migratoires et processus de gentrification fonctionnent, comme à Tel-Aviv, comme des lieux d'ouverture au monde vers lesquels convergent des identités disparates ou, au contraire, s'ils sont pris dans des mouvements d'uniformisation et de normalisation.

- 18 Si la question est celle de l'inclusion des quartiers d'immigration et de l'avenir des lieux de mémoire alternatifs dans ces grands projets, elle est aussi celle des échelles évoquée en introduction puisque, comme le notent B. Bertoncello et R. Rodrigues-Malta (2003) réfléchir à la réinvention d'une métropole méditerranéenne comme Marseille exige d'interroger la spécificité méditerranéenne mise en avant, mais également de s'interroger sur la réalité métropolitaine invoquée. Marseille se positionne en effet comme une métropole euro-méditerranéenne avant d'être une véritable métropole régionale. Elle opère, par là, un saut d'échelle, au sens de N. Smith, en ayant recours à sa *méditerranéité* pour se positionner à l'échelle internationale. La dynamique semble être la même à Tel-Aviv dont l'euro-méditerranéité, déployée dans la mise en récit de la ville à la fois comme méditerranéenne et européenne de par sa population et son architecture, revêt, bien que pour d'autres raisons, la même fonction de contournement. Isolée au sein de l'espace moyen-oriental, Tel-Aviv cherche en effet par tous les moyens à se hisser au rang de ville globale (Kipnis, 2004) et inclut aujourd'hui pour ce faire l'option méditerranéenne. Ainsi, l'un des intérêts de villes comme Marseille et Tel-Aviv (qui s'affirment toutes deux comme métropoles euro-méditerranéennes sans fonctionner pour autant comme métropoles régionales) est de nous inviter à dépasser la logique de l'emboîtement des échelles, en prenant également en compte celle de l'articulation des réseaux chère à M. Roncayolo (1990).

## Conclusion : la *méditerranéité* comme nouvelle catégorie d'identification ?

- 19 La mise en regard inédite des contextes français et israélien permet de proposer un cadre d'analyse pour l'inscription multiforme de la mondialisation dans l'urbain et la réaffirmation d'une « ambiance méditerranéenne » par l'émergence de la notion de *méditerranéité*, *iam tihoniut* en hébreu (de *iam ha'tihon* : « la mer du milieu »). De Tel-Aviv à Marseille, le choix du bassin méditerranéen comme cadre réflexif tient également à l'image cohérente qu'il projette, « comme un système où tout se mélange et se recompose en une unité originale », écrit Braudel (1985, p. 10), alliant, à l'instar du lieu mondialisé, unité et diversité. La Méditerranée reste ce « très vieux carrefour » vers lequel tout conflue, depuis des millénaires, « brouillant, enrichissant son histoire » (Braudel, 1985, p. 9) et fait ainsi écho directement à la capacité des lieux d'identification dans la mondialisation à « digérer » et rendre disponibles à la surface de la ville différentes temporalités, rythmes et présences. En ce sens, on retrouve dans le cadre méditerranéen, et dans la catégorie même de Méditerranée prise dans une acception non-essentialiste, toute l'hétérogénéité qu'induit la mondialisation dans les constructions identitaires et spatiales. La Méditerranée qui « reproduit un monde de plus en plus 'flou' » est un « contexte fécond pour scruter les répercussions du processus de globalisation dans des situations différentes (et contiguës) » (Albera et Tozy, 2005, p. 20).
- 20 Le terme de Méditerranée et la valorisation de l'idée de concorde, de cosmopolitisme et d'ouverture au monde qu'il véhicule continuent de séduire et c'est d'ailleurs l'une des raisons du succès de la candidature de Marseille au titre de Capitale européenne de la culture (Grésillon, 2011). Comme environnement d'identification ouvert, il revêt une connotation d'opposition au renforcement des frontières et des crispations identitaires. R. Knafo et R. Brunet (1995) évoquent ainsi tous deux l'idée de médiation profonde qu'incarne la Méditerranée. Cette séduction opère également au niveau étatique et interétatique en Europe. On l'a vu avec la volonté française d'instaurer l'Union méditerranéenne (rebaptisée « Processus de Barcelone : Union pour la Méditerranée » en mars 2008) et la volonté de faire correspondre la candidature de Marseille-Provence – comme lieu de dialogue interculturel entre les deux rives de la Méditerranée où l'expression « bassin méditerranéen » (re)prendrait tout son sens – avec les objectifs géostratégiques de l'Union européenne en Méditerranée (Grésillon, 2011).
- 21 Cette insistance met également en évidence la fragilité d'un tel dialogue et les lignes de « fracture » (Kayser, 1996) et de tensions géopolitiques fortes (Lacoste, 2001) qui traversent la région. À l'aune du terrain israélien ces tensions, se retrouvent d'ailleurs dans la manière même dont est perçu le recours à la Méditerranée dans les discours et les pratiques. « Engouement insensible pour le rêve éphémère de la modernité et de la mondialisation » (Lerman 2009, p. 162) pour certains, volonté de faire l'impasse sur le conflit israélo-palestinien en cherchant à relier Israël à l'Occident, ou, au contraire, à ancrer le pays au Moyen-Orient en cherchant à le « détacher » de l'Europe (Feige, 2011) pour d'autres. Dans une société où se poursuit le traitement ambigu (minorisation socioéconomique et relégation dans les villes périphériques) des populations « orientales » en provenance notamment du pourtour méditerranéen, l'émergence de cette alternative traduit des transformations sociétales profondes. La *méditerranéité* est une alternative identitaire et territoriale aux implications fortes, pour le futur, dans ce

contexte de « double appartenance » qui caractérise Israël : un pays situé géographiquement et culturellement en Méditerranée mais exclu de son espace politique (Antéby, 2005) et polarisé non seulement entre une affiliation idéologique européenne (le sionisme comme mouvement nationaliste européen) et une situation géographique moyen-orientale, mais également entre une américanisation forte (Kark et Klein, 2009) et le repli sur la dimension juive, religieuse ou politique, de l'État. On peut alors suggérer que les références musicales, littéraires et culinaires de plus en plus fréquente au caractère méditerranéen (Shavit, 1998 ; Nocke, 2006b) constituent une réponse à la recherche d'une dimension cosmopolite initiée, d'une certaine manière, par l'afflux de travailleurs immigrés venus de toute l'Afrique et d'Asie. Ainsi, s'il y a quinze ans, l'historien israélien Y. Shavit (1998) jugeait prématuré d'évaluer les transformations induites par la notion de « monde méditerranéen » dans le débat culturel israélien, l'utilisation croissante des termes « Méditerranée-méditerranéen » dans le langage courant demande à être interrogée pour comprendre ce que signifie cet élargissement des « sources d'inspiration des rhétoriques identitaires » (Agier, 2009, p. 119) par l'espace méditerranéen. Certes, le renforcement de l'identité méditerranéenne a une portée différente dans les villes françaises et israéliennes, mais il s'agit dans les deux cas de processus de labellisation des lieux, de repositionnements identitaires urbains et d'ouverture des lieux mondialisés. Il s'agit également de choix politiques, de conscience renouvelée de l'ancrage régional et de l'émergence de catégories de lieu et d'identité plus souples au regard de l'État.

- 22 D'une ville à l'autre, cette thématique de l'ouverture régionale à la Méditerranée permet de s'extraire des singularités des contextes nationaux et des modalités d'immigration spécifiques qu'ils produisent, sans les nier. Lue à Tel-Aviv et Marseille, la mondialisation et la « culture » apparaissent comme un paradigme essentiel pour comprendre l'évolution contemporaine et les choix de ces villes méditerranéennes prises dans des processus de marketing urbain et une volonté évidente de repositionnement. Elles apparaissent également comme un puissant vecteur de réorganisation des hiérarchies urbaines et de diversification de la société déjà largement construite sur l'hétérogénéité, par la production de lieux en tension entre proche et lointain, entre « exotisme » et « authenticité ». Dans cet espace méditerranéen, ces lieux qui apparaissent et disparaissent avec la redécouverte ou l'enfouissement de strates du tissu urbain, par des mécaniques qui conjuguent relations internes et influences externes, redonnent une dimension exploratoire à l'espace envisagé dans sa dimension temporelle et historique.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- AGIER Michel, 2009, *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 158 p.
- AGIER Michel et RICARD Alain, 1997, « Les arts de la rue dans les pays du Sud », *Autrepart*, n° 1, p. 5-14.



- ALBERA Dionigi et TOZY Mohamed (dir.), 2005, *La Méditerranée des anthropologues. Fractures, filiations, contiguïtés*, Paris, Maisonneuve & Larose MMSH, 385 p.
- ALFASI Nurit et FENSTER Tovi, 2005, « A tale of two cities : Jerusalem and Tel Aviv in an age of globalization », *Cities*, vol. 22, n° 5, p. 351-363.
- ALLEMAND Frédéric (coord.), 2008, *L'Union pour la Méditerranée : Pourquoi ? Comment ?*, Fondation pour l'innovation politique, hors-série, 110 p.
- ALLEN John, 2000, « On Georg Simmel. Proximity, distance and movement », in Mike Crang et Nigel Thrift, *Thinking Space*, London, Routledge, p. 54-70.
- ANTEBY-YEMINI Lisa, 2005, « Israël et la Méditerranée : des relations ambiguës », in Dionigi et Mohamed Tozy, *La Méditerranée des anthropologues. Fractures, filiations, contiguïtés*, Paris, Maisonneuve & Larose MMSH, p. 247-268.
- BADIE Bertrand, 1995, *La fin des territoires. Essai sur le désordre international et sur l'utilité sociale du respect*, Paris, Fayard, 278 p.
- BECK Ulrich, 2005, « The cosmopolitan state: redefining power in the global age », *International Journal of Politics, Culture and Society*, vol. 18, n° 3-4, p. 143-159.
- BERTHOMIERE William, 2007, « Globalisation des migrations internationales : dynamiques et modalités. Une contribution réflexive à partir du cas israélien », *La Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 119-120, p. 157-177.
- BERTHOMIERE William et ROZENHOLC Caroline, à paraître, « Pour une lecture des processus de recomposition des frontières sociales depuis Tel-Aviv », in Stéphanie Latte-Abdallah et Cédric Parizot, *Mobilités et frontières dans les espaces israélo-palestiniens*, Actes Sud IREMAM, p. 1-15.
- BERTONCELLO Brigitte et RODRIGUES-MALTA Rachel, 2003, « Marseille versus Euroméditerranée », *Annales de géographie*, n° 632, p. 424-436.
- BRAUDEL Fernand (dir.), 1985, *La Méditerranée. L'espace et l'histoire*, Saint-Amand, Flammarion, 223 p.
- BRODY Jeanne (éd.), 2005, *La rue*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 311 p.
- BRUBAKER Roger, 2001, « Au-delà de l'identité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 3, n° 139, p. 66-85.
- CHARMES Éric, 2011, « Au-delà du rêve de village : le club et la clubbisation », *Métropolitiques*, URL : <http://www.metropolitiques.eu/Au-dela-du-reve-de-village-le-club.html>, p. 1-8.
- DE CERTEAU Michel, 1990, *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Saint Amand, Gallimard, 349 p.
- DONZEL André, 2014, *Le nouvel esprit de Marseille*, L'Harmattan, 176 p.
- FEIGE Michael, 2011, « Passion and territory in Israeli historiography », *Israel Studies*, vol. 16, n° 1, p. 179-197.
- FENSTER Tovi et YACOBI Haim, 2005, « Whose city is it ? On urban planning and local knowledge in globalizing Tel Aviv-Jaffa », *Planning Theory & Practice*, vol. 6, n° 2, p. 191-211.
- FOULQUIE Philippe, 2010, « Marseille, laboratoire permanent de politiques culturelles », *Méditerranée*, vol. 1, n° 114, p. 47-49.
- GIROUD Matthieu et VESCHAMBRE Vincent, 2012, « Capitale européenne de la culture 2013 : analyse comparative des candidatures françaises », in Guy Saez et Jean-Pierre Saez, *Les nouveaux enjeux des politiques culturelles*, Paris La découverte, p. 239-254.

- GHORRA-GOBIN Cynthia, 2012, *Dictionnaire critique de la mondialisation*, Paris, Armand Colin, 648 p.
- GRESILLON Boris, 2011, *Un enjeu « capitale ». Marseille-Provence 2013*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 171 p.
- GROSJEAN Michèle et THIBAUD Jean-Paul (éds.), 2001, *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, 217 p.
- HOLSTON James et APPADURAI Arjun, 1996, « Cities and Citizenship », *Public Culture*, vol. 8, p. 187-204.
- KARK Ruth et KLEIN Yossi, 2009, « La démolition de la gymnasiya Herzliya et la construction de la tour Shalom Meir. Début de l'américanisation de Tel-Aviv », *Tsafon*, n° 55, p. 21-84.
- KAYSER Bernard, 1996, *Méditerranée. Une géographie de la fracture*, Marseille, Edisud, 126 p.
- KEMP Adriana et alii (2000) « Contesting the limits of political participation: Latinos and Black African migrant workers in Israel », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 23, n° 1, p. 94-119.
- KEMP Adriana et RAIJMAN Rebeca, 2004, « 'Tel Aviv is not foreign to you': urban incorporation policy on labor migrants in Israel », *International Migration Review*, vol. 38, n° 1, p. 26-51.
- KIPNIS Baruch, 2004, « Tel Aviv, Israel - A world city in evolution : urban development at a deadend of the global economy », *Dela*, n° 21, p. 183-193.
- LACOSTE Yves, 2001, « La Méditerranée », *Hérodote*, n° 103, p. 3-39.
- LATARJET Bernard, 2010, « Marseille-Provence 2013 : genèse, objectifs et enjeux d'un projet culturel métropolitain », *Méditerranée*, vol. 1, n° 114, p. 27-29.
- LEVINE Michael, 2005, *Overthrowing geography. Jaffa, Tel Aviv, and the struggle for Palestine, 1880-1948*, Berkeley, University of California Press, 457 p.
- MAROM Nathan et YACOBI Haim, 2013, « 'Culture capital for all'? Cultural diversity policy in Tel Aviv and its limits », *Mediterranean Politics*, vol. 18, n° 1, p. 60-77.
- MARSTON Sally A., JONES J. P. III, WOODWARD Keith, 2005, « Human geography without scale », *Transactions of the Institute of British Geographers*, New Series, vol. 30, n° 4 p. 416-432.
- MOREL Bernard, 2010, « Marseille-Provence 2013, Capitale européenne de la culture : la vision de l'urbaniste et du politique », *Méditerranée*, vol. 1, n° 114, p. 31-34.
- NOCKE Alexandra, 2006, *The place of the Mediterranean in modern Israeli identity*, Leiden, Brill, 298 p.
- NOCKE Alexandra, 2006b, « Israel and the emergence of Mediterranean identity: expressions of locality in music and literature », *Israel Studies*, vol. 11, n° 1, p. 143-173.
- OHANA David, 2011, *Israel and its Mediterranean identity*, New York, Palgrave Macmillan, 216 p.
- PARDO Sharon, 2009, « Going west: guidelines for Israel's integration into the European Union », *Israel Journal of Foreign Affairs*, vol. 3, n° 2, p. 51-62.
- PERALDI Michel et SAMSON Michel, 2006, *Gouverner Marseille. Enquête sur les mondes politiques marseillais*, Paris, La Découverte, 318 p.
- PERALDI Michel, 1999, « Marseille : réseaux migrants transfrontaliers, place marchande et économie de bazar », *Cultures & Conflits*, n° 33-34, p. 1-11.
- PERALDI Michel et TARRIUS Alain, 1995, « Éditorial », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 11, n° 1, p. 5-8.
- PIETTE Albert, 1996, *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, Paris, Métailié, 202 p.

RAM Uri, 2008, *The globalization of Israel. McWorld in Tel-Aviv, jihad in Jerusalem*, New-York/London, Routledge, 304 p.

RONCAYOLO Marcel, 1990, *L'imaginaire de Marseille. Port, Ville, Pôle, Marseille*, Chambre de commerce et d'industrie de Marseille, 368 p.

RONCAYOLO Marcel, 1996, *Marseille. Les territoires du temps*, Paris, Éditions locales de France, 135 p.

ROTBARD Sharon, 2005, *Ville noire, ville blanche*, Tel Aviv, Babel (en hébreu).

ROZENHOLC Caroline, 2010, *Lire le lieu pour dire la ville. Florentin : une mise en perspective d'un quartier de Tel-Aviv dans la mondialisation (2005-2009)*, thèse de doctorat, Université de Poitiers, 546 p.

ROZENHOLC Caroline, 2013, « Foreign workers in Tel Aviv and political innovation: the redefinition of citizenship in Israel », *SSIIM Paper Series*, vol. 12, p. 1-38.

SASSEN Saskia, 2005, « Digging in the penumbra of master categories », *The British Journal of Sociology*, vol. 56, n° 3, p. 401-403.

SASSEN Saskia, 2010, « The city: its return as a lens for social theory », *City, Culture and Society*, vol. 1, p. 3-11.

SHAVIT Yaacov, 1988, « The Mediterranean World and Mediterraneanism: the origins, meaning and application of a geo-cultural notion in Israel », *Mediterranean Historical Review*, vol. 3 n° 2, p. 96-117.

SMITH Neil, 2000, « Scale », in Derek Gregory, Ron Johnston, Geraldine Pratt, Michael Watts, Sarah Whatmore, *The dictionary of human geography*, Oxford, Blackwell, p. 724-727.

SMITH Neil, 2004, « Scale bending and the fate of the national » in Éric Sheppard et Robert McMaster, *Scale and geographic inquiry: nature, society, and method*, Blackwell, Malden, p. 192-212.

STASZAK Jean-François, 2008, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *Le Globe*, n° 148, p. 7-30.

TARRIUS Alain, 2002, *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris, Éditions Balland, 168 p.

THIBAUD Jean-Paul, 2001, « La méthode des parcours commentés » in M. Grosjean et Jean-Paul Thibaud, *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Ed. Parenthèses, p. 79-99.

THIBAUD Jean-Paul (éd.), 2002, *Regards en action. Ethnométhodologie des espaces publics*, Grenoble, À la croisée, 262 p.

THIBAUD Jean-Paul, 2004, « Une approche pragmatique des ambiances urbaines » in Pascal Amphoux, Jean-Paul Thibaud et Grégoire Chelkoff, *Ambiances en débats*, Grenoble, À la croisée, p. 145-161.

TUAN Yi-Fu, 2004, « Rootedness versus sense of place », in Nigel Thrift et S. Whatmore (éds.), *Cultural geography. Critical concepts in the social sciences*, Oxon/New York, Routledge, p. 263-271.

## NOTES

1. Sur cette question, voir notamment le *Dictionnaire critique de la mondialisation* (Ghorra-Gobin, 2012).

2. « The second globalization debate, a talk with Anthony Giddens », entretien filmé d'A. Giddens du 29 janvier 2000 sur le site d'Edge.org : [http://www.edge.org/3rd\\_culture/giddens/giddens\\_index.html](http://www.edge.org/3rd_culture/giddens/giddens_index.html)
3. Sur cette question de l'ambiance, voir en particulier les travaux de J-P. Thibaud (2004) et plus largement ceux du Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain (CRESSON, UMR Ambiances architecturales et urbaines).
4. Ce surnom, popularisé par le film du réalisateur israélien Eytan Fox (2007) intitulé « La Bulle », date en réalité des années 1920 et souligne, déjà à l'époque, le caractère déterritorialisé de Tel-Aviv.
5. En effet, nombre de requérants d'asile arrivent aujourd'hui en Israël après de longs parcours dans les pays limitrophes et en dernier lieu l'Égypte.
6. « Ville blanche de Tel-Aviv – le mouvement moderne », critère (ii) du document de synthèse de l'Unesco sur l'inscription de Tel-Aviv au patrimoine mondial de l'humanité, <http://whc.unesco.org/fr/list/1096>.
7. <http://www.globalpropertyguide.com/Middle-East/Israel/Price-History>
8. L'affaiblissement de ce rôle central relève pour le sociologue U. Ram (2008) de deux facteurs principaux : le développement d'une identité tournée vers le monde par le biais de la télévision, d'Internet et des longs voyages que nombre d'Israéliens entreprennent à l'étranger après leur service militaire et la pérennisation de l'existence d'Israël qui est devenue moins une aspiration à poursuivre qu'une réalité effective.

## RÉSUMÉS

Cet article souhaite discuter la question de la mondialisation en Méditerranée que les « Printemps arabes », les mobilisations espagnoles, grecques ou encore israéliennes de 2011 et les drames particulièrement nombreux, ces dernières années, liés aux tentatives migratoires d'une rive à l'autre ont replacée au cœur des débats scientifiques et médiatiques. Il s'appuie, pour ce faire, sur une recherche doctorale menée dans un quartier d'immigration historique du sud de Tel-Aviv (Rozenholc, 2010) dont il propose d'étendre l'approche (par les questions de lieu et les processus d'identification) et la méthodologie spécifiques à Marseille. À partir de ces deux villes, toutes deux largement tributaires des migrations internationales dans la construction de leur identité et dans leur développement urbain, il s'agit de réfléchir aux effets de la mondialisation sur le renforcement et la démultiplication des affiliations identitaires et territoriales, en discutant notamment l'émergence de la *méditerranéité* comme échelle d'identification et comme catégorie d'appartenance. L'apparition de ce terme et les références, de plus en plus fréquentes en France comme en Israël, à la Méditerranée sont entreprises ici à la fois comme l'expression d'une transformation des appartenances et comme une clef de lecture de l'action publique sur l'urbain. Le cadre conceptuel est le suivant. Il s'agit d'aborder la question de la mondialisation en Méditerranée, localement, par le rapport au lieu et les modalités d'identification renouvelées qu'il concourt à produire (1<sup>er</sup> choix), dans des quartiers d'immigration (2<sup>e</sup> choix) de deux villes du pourtour méditerranéen dont la transformation s'est notoirement accélérée ces dernières années (3<sup>e</sup> choix) : dès 2003 pour Tel-Aviv, avec l'inscription de la ville au patrimoine de l'Unesco pour son architecture dite Bauhaus et son urbanisme « moderne » ; en 2008 pour Marseille, lorsque cette dernière obtient le titre de Capitale européenne de la culture 2013. De Tel-Aviv à Marseille, ou plus précisément, à partir des résultats obtenus à Tel-Aviv et d'une proposition exploratoire

du cas marseillais, il s'agit de sortir du seul cadre national pour réfléchir à une échelle régionale, méditerranéenne, tout en tenant compte des spécificités urbaines, politiques, sociales et migratoires des lieux étudiés. L'article souhaite ainsi poser les jalons d'une réflexion théorique et d'une proposition méthodologique pour analyser la mondialisation des lieux en Méditerranée

This article wishes to discuss the issue of globalisation in a Mediterranean that has regain scientific and media attention after the "Arab Spring", the Spanish, Greek, but also Israeli mobilisations of 2011 and the tragedies we witness in numerous migratory attempts to cross from one bank to the other. In order to do so, this article relies on a doctoral research conducted in a southern neighbourhood of Tel Aviv (Rozenholc, 2010) and on the extension of its approach and methodology to Marseille. From these two cities, both built on international migration, the proposal is to reflect on the effects of globalisation on identity and on territorial affiliations, pointing at the emergence of new category of identification and scale of belonging: Mediterranean-ness. This term, as well as the frequent references to the Mediterranean, in France as well as in Israel, both expresses the transformation some belongings are undergoing and functions as a key to understand urban policies. Three main choices underline and specify the conceptual framework of this article. It addresses the issue of globalisation in the Mediterranean, locally (1<sup>st</sup> choice), in migrant neighbourhoods (2<sup>nd</sup> choice) of two Mediterranean cities whose transformation has grown faster in recent years (3<sup>rd</sup> choice): since 2003 in Tel Aviv, when the city was inscribed on the Unesco heritage list for its Bauhaus architecture and "modern" urbanism; in 2008, when Marseille obtained the title of European Capital of Culture 2013. From Tel Aviv to Marseille, from the results obtained in Tel Aviv to the exploration of the Marseilles case, can we go beyond the national frame to reflect on a regional scale, the Mediterranean, taking into account the urban, political, social and migratory specificities of these two cities?

## INDEX

**Mots-clés** : mondialisation, lieu, quartier, rue, identification, méditerranéité

**Keywords** : globalisation, place, neighbourhood, street, identification, Mediterranean-ness, Tel-Aviv, Marseille

**Index géographique** : Israël, Marseille

## AUTEUR

**CAROLINE ROZENHOLC**

CRH, UMR LAVUE

ENSA Paris-Val de Seine

Caroline.Rozenholc@paris-valdeseine.archi.fr